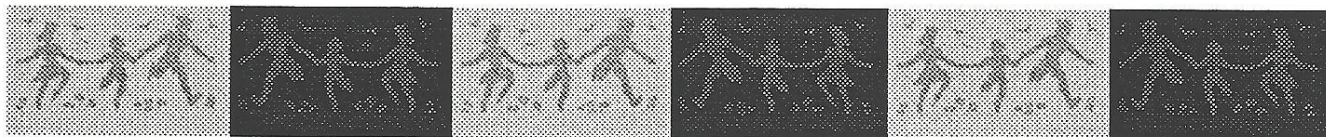


Retour aux sources

Retour aux sources, pour mesurer le chemin parcouru depuis ce jour d'octobre 1929 où Marie-Louise Imbert a poussé, pour la première fois, la porte d'une salle d'hôpital, les bras chargés de livres et d'albums.

Retour aux sources pour rendre hommage aux deux grandes figures de l'Ecole à l'hôpital, la fondatrice et sa compagne de travail. Pour écouter leurs voix.

Lisez l'histoire de Marie-Louise Imbert racontée par Alice Coudray. Vous verrez que, dès 1929, tout y était : la souplesse, l'adaptation aux besoins de l'enfant, l'imagination et le cœur...



Marie-Louise Imbert

L'INTELLIGENCE ET LE CŒUR

C'est grâce à Alice Coudray que nous connaissons l'histoire de Marie-Louise Imbert. En 1979, à l'occasion du cinquantenaire de l'association, elle évoque longuement la vie et l'œuvre de la fondatrice, devant l'assemblée générale. Écoutons-la...

Qui était Marie-Louise Imbert ? Comment s'est forgée cette personnalité capable de surmonter toutes les difficultés ? A mes souvenirs s'ajoutent ceux de membres de sa famille, de ses amies et de ses anciennes élèves. Des témoignages précieux, car elle était très réservée sur ce qui la concernait. Et ce n'est qu'après sa mort que j'ai pu mieux lire la trame d'une vie tissée par des épreuves qui fortifièrent sa grandeur d'âme naturelle.

L'enfance

Elle naît le 18 novembre 1882 ; son père, Henri-Léon, a trente ans, sa mère vingt-deux ans. Son grand-père paternel avait créé les verreries de Sars-poteries

dans l'Avesnois, près de la frontière belge. Son père dirige ces usines qui font vivre plus de huit cents personnes, soit la moitié de la population environnante. En 1884, une nouvelle joie pour la famille, la naissance de Jean, puis celle d'André en 1886. Marie-Louise se révèle, très vite, jaillissante, intelligente, joyeuse. A douze ans, elle fonde un club avec ses frères. Neuf articles le régissent, dont un fait obligation de donner la moitié de tout ce que l'on reçoit à ceux qui sont dans le besoin.

En janvier 1895, son père meurt d'une crise cardiaque. Il a quarante-trois ans. Pour Marie-Louise, l'enfance est terminée. Son père était son modèle, il le restera. Sa mère, délicate et douce, peut compter sur elle. Mme Imbert décide de quitter Sars pour que ses enfants puissent poursuivre leurs études à Paris.

Les études

Marie-Louise est une élève très brillante et André, son frère, rivalise avec elle ; chaque année, il remporte le prix d'excel-

lence à Louis-le-Grand et passe le concours général dans plusieurs matières. En 1902, il a seize ans et il réussit son bac philo avec mention. L'année suivante, il est en math élém. Mais, quelques jours avant le concours général d'histoire, une appendicite se déclare, le chirurgien n'ose opérer à chaud. André meurt le 2 juillet 1903. Mme Imbert ne s'en remettra jamais et mène, à partir de ce moment-là, une vie très recluse.

A Sars, Jean se met de plus en plus au courant de la marche des usines. Pendant trois ans, il les quitte pour son service militaire. Il revient en 1908 et prend la responsabilité des verreries.

Pendant cette période, Marie-Louise continue ses études et passe son brevet supérieur. Son esprit vaste ne connaît guère de limites ; elle suit des cours de piano avec Cortot, fait du dessin, des sciences naturelles et se donne de plus en plus à l'étude de la philosophie. Elle s'intéresse non seulement à tous les philosophes anciens et modernes, mais aussi à ceux qui recherchent des solutions à l'amélioration de la vie de travail. Elle rejoint ainsi les équipes sociales de Robert Garric pour enseigner, le soir, aux jeunes ouvriers qui n'ont pu faire d'études.

Tout en enseignant à l'école normale catholique, elle prépare l'agrégation de philosophie... première étudiante à oser une telle entreprise. Elle est admissible

et fait ses stages au lycée Saint-Louis. On remarque cette jeune fille timide, portant une petite toque, qui vient faire ses cours à de grands jeunes gens.

On en parle chez les universitaires et M. Jules Wogue, professeur à Buffon, écrit un article intitulé "L'invasion des femmes à l'université". Parlant d'elle, il écrit : "Cette candidate prend la place d'un candidat qui perd peut-être son gagne-pain." Elle réfléchit, soulignant cette phrase d'un trait léger. Pour elle, le gagne-pain n'est pas nécessaire ; sans hésiter, elle renonce à se présenter à l'oral. Elle sacrifie ce qui lui est le plus cher, pour ne pas causer volontairement de préjudice, pour rester fidèle à ses convictions profondes de philosophe.

La guerre

La guerre de 1914 est déclarée. Une fois de plus, tout est remis en cause pour la famille Imbert. Jean, son frère, est mobilisé dans l'infanterie, en même temps que de nombreux ouvriers de ses usines. La verrerie est occupée, comme tout le Nord, et fonctionne avec un directeur, M. Josse. Marie-Louise se charge d'envoyer des colis aux ouvriers qui sont sur le front. Cela absorbe beaucoup de son temps. Comme on a besoin de professeurs pour remplacer ceux qui sont partis, on lui propose de donner des cours à Louis-le-Grand.

En 1915, les blessés qui ont perdu la vue affluent aux Quinze-vingt. Ils sont si nombreux que le directeur de l'hôpital décide de créer un centre de rééducation à Reuilly et fait appel aux bonnes volontés pour aider ces hommes à supporter le choc de la cécité et les orienter vers un nouveau métier. Parmi les volontaires, le pasteur Boegner, Mme Etève, Noémie Parent et Jeanne Lévy qui passe ses journées au centre pour coordonner les activités et assurer les cours d'anatomie pour les futurs masseurs. Marie-Louise Imbert se propose d'initier les blessés à la mandoline, sans compter le courrier qu'elle écrit à leur demande. Parfois, m'avait-elle raconté en souriant, elle doit

confectionner des lettres d'amour... Des amitiés solides se nouent entre ces volontaires qui s'ingénient à redonner la vie à ceux qui croyaient que tout était définitivement perdu pour eux.



Mais la guerre s'éternise, meurtrière. A plusieurs reprises, son frère Jean est blessé et il reçoit de nombreuses citations pour son courage. Il est tué le 1er octobre 1918, cinq semaines avant l'armistice.

L'entreprise familiale

Les Allemands quittent le Nord. Les verreries sont libérées, mais elles ont perdu leur chef et de nombreux ouvriers. Sur le monument aux morts qu'on élève plus tard, dans la cour d'honneur de la verrerie, Jean est le premier d'une liste de quarante-cinq noms.

M. Josse assure la direction des usines avec un conseil d'administration présidé par Marie-Louise Imbert. Dès lors, elle participe activement aux décisions et poursuit l'œuvre de son père et de son frère. Elle réussit à améliorer les condi-

tions de travail des ouvriers, qui sont les mieux payés de la verrerie française, et elle veille à ce que chacun puisse devenir propriétaire.

L'école entre à l'hôpital

Au bout de quelques années, la rééducation des aveugles de guerre se termine, ce qui lui laisse du temps libre. Alors, avec Noémie Parent, Marie-Louise décide de créer une école d'infirmières à la Pitié. C'est une nouvelle découverte de la souffrance.

Mme Imbert s'affaiblit de plus en plus et meurt en 1926. Marie-Louise est seule ; elle réfléchit au sort des enfants hospitalisés qui sont là, dans de grandes salles froides, privés de toute activité intellectuelle, pendant des mois ou des années. Il y a sûrement quelque chose à faire, pense-t-elle. Elle veut trouver une solution et entre en contact avec Mlle Lenoir qui a institué l'enseignement à Berck. Puis, elle va voir Marguerite Caron, qui vient de quitter la direction du lycée Fénélon, et lui expose son projet. Ensemble, elles cherchent les moyens à mettre en œuvre pour que l'école entre à l'hôpital.

En octobre 1929, elle obtient l'autorisation d'une assistante sociale d'aller trois fois par semaine à l'hôpital Debrousse pour enseigner dans quatre salles. Une soixantaine d'enfants tuberculeux, filles et garçons, sont les premiers élèves de l'Ecole à l'hôpital. C'est la joie qui entre dans le service... quelle ardeur pour écouter, questionner, faire des devoirs ! Devant un tel succès, Marie-Louise Imbert souhaite généraliser cette expérience et rencontre le secrétaire général de l'Assistance publique, M. Chenevriér. Elle est accueillie chaleureusement et l'Assistance publique s'engage à soutenir son action.

Six personnes, dont Marie-Louise Imbert et Mme Etève, entrent à Bicêtre où une quarantaine d'enfants, de quatre à quinze ans, sont suivis en leçons particulières. Déjà, le caractère spécifique de l'Ecole à l'hôpital se dessine. Elle doit être capable de s'adapter aux besoins de

chaque malade ; pour un enfant fatigué et fiévreux, un jeu ou une distraction ; pour un autre enfant qui a soif d'apprendre, un enseignement solide. Cette souplesse est exigeante, elle permet de s'adapter à toutes les situations, oblige à l'imagination.

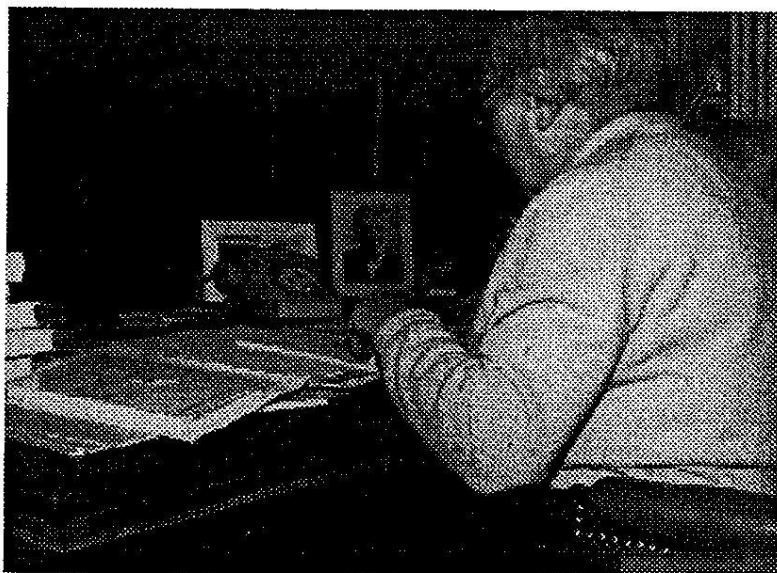
En février 1930, les portes de l'hôpital Hérold s'ouvrent. En mars, nous entrons à l'hôpital des Enfants malades. Marie-Louise Imbert estime que le moment est venu de constituer officiellement l'association. Mlle Caron en devient présidente, Marie-Louise Imbert secrétaire générale-trésorière, et pour cause puisqu'elle en assure la charge financière. M. Chenevriér préside le comité d'honneur, dont fait partie M. Charléty, recteur de l'université de Paris. A la fin de l'année, le nombre d'élèves se situe aux environs de 220.

Avec elle, entrait la vie intense de l'esprit

En 1931, l'Ecole à l'hôpital fait travailler 330 enfants dans neuf hôpitaux. La première bibliothèque d'enfants est installée à Bretonneau. Des articles sont publiés dans la presse. En 1932, l'Ecole à l'hôpital reçoit un prix de l'Académie des sciences morales et politiques. En 1934, 1 500 élèves... les bibliothèques se multiplient. En 1935, 2 400 malades reçoivent des cours. Une progression à pas de géant qui ne peut s'expliquer que par le rayonnement de sa fondatrice.

Marie-Louise Imbert se souvient du désir d'un malade qu'elle ne voit qu'une fois, peut l'appeler par son prénom des mois après. Elle réussit toujours à donner satisfaction à un enfant, qu'il soit doué ou non, prêt à faire un effort ou incapable de travailler. L'essentiel, c'est de rendre intéressant ce séjour à l'hôpital, de l'adoucir. Combien sont repartis transformés, sachant quelle orientation donner à leur vie, capables de l'effort nécessaire pour y

parvenir, sauvés moralement ! Contacts rapides ou prolongés, mais toujours profitables. Marie-Louise Imbert savait apporter la joie et la nourriture intellectuelle aux enfants, à chaque rencontre, par sa disposition à écouter. Lorsqu'elle entrait dans une salle d'hôpital, petits et grands la guettaient et c'était une grappe vivante qui l'entourait pour la conduire jusqu'à la table ou près du lit d'un camarade couché. Avec elle, entrait la vie intense de l'esprit. Elle répondait à toutes les questions avec finesse, gaîté, clarté ; elle suscitait de nouvelles questions ou questionnait à son tour. Quelle pédagogie pour faire passer, en s'amusant, en pleine liberté, le meilleur de la pensée ! Et cela se



Alice Coudray, 25 janvier 1962 : "Et maintenant, c'est sans elle qu'il nous faut marcher... Son regard reste posé sur nous."

terminait trop vite : "Vous partez déjà ! quand revenez-vous ?"

Le don de soi jusqu'au bout

En 1936, Sars-poteries n'échappe pas aux difficultés qui bouleversent le pays et Marie-Louise Imbert doit accepter la fermeture des usines, une décision très douloureuse pour elle. Elle s'ingénie à aider les familles des ouvriers en y consacrant toute sa fortune.

En même temps, l'Ecole à l'hôpital poursuit sa route, les élèves sont de plus en plus nombreux. Financièrement, il ne lui est plus possible de faire vivre l'association et l'Assistance publique prend en charge les traitements des assistantes.

En 1939, la guerre éclate et l'Ecole à l'hôpital continue à fonctionner, en s'adaptant à la situation. Bien sûr, pendant cette période, se sont ajoutés les colis, l'aide morale aux soldats, aux prisonniers, aux évadés que Marie-Louise Imbert n'hésite pas à loger chez elle.

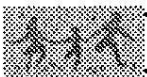
La guerre l'éprouve profondément, elle en sort meurtrie, épuisée physiquement. Elle ne change pourtant rien au rythme de ses longues journées à l'hôpital, qu'elle prolonge ensuite très tard dans la nuit, chez elle.

Quelques années plus tard, elle se déplace difficilement, son cœur est fatigué, elle n'en tient pas compte. En 1952, un accident cardiaque limite quelque temps son activité. Elle s'arrête, puis reprend le chemin de Port-Royal. Jusqu'au jour où elle ne peut plus aller à l'hôpital, sacrifice ultime pour Marie-Louise Imbert dont la vraie vie était là.

Durant ces douloureuses années qu'elle a vécues sans une plainte, elle reste le guide précieux de l'Ecole à l'hôpital, jusqu'au bout. Elle s'est éteinte le 11 novembre 1961. La plus belle des couronnes attendait Marie-Louise Imbert sur le parvis de Notre-Dame-des-Champs, sa paroisse : "Un enfant sauvé du

bagne par Mlle Imbert. Il ne n'oubliera jamais."

Elle a donné aux enfants malades toutes ses richesses... son cœur, son esprit, sa fortune, ses forces. Sans jamais rien reprendre, sans jamais garder pour soi, sauf la joie lue dans les yeux de tous ceux qu'elle rencontre. Joie qui a soutenu sa vie, qui lui a donné un sens, une force, une possibilité d'aller jusqu'au bout. C'est ainsi que toutes celles qui ont travaillé dans son sillage ont été marquées par leur passage à l'Ecole à l'hôpital. Parce que Marie-Louise Imbert prouvait ce qu'est le don total de soi, non par des paroles, mais par un témoignage de tous les instants. ■



L'amie de Reuilly, **"UNE NATURE EXCEPTIONNELLE"**

Jeanne Lévy rencontre Marie-Louise Imbert, pendant la guerre, à la maison de convalescence des aveugles de Reuilly.

Toutes deux consacrent leur temps et leur énergie à aider les blessés et se lient d'amitié. A l'automne 1917,

Jeanne Lévy quitte Reuilly et épouse, un an après, le capitaine Jean Dufour.

Leur premier enfant naît en avril 1920 et elle porte le même prénom que l'amie de Reuilly, Marie-Louise.

En 1950, Marie-Louise Dufour devient Mme Henri Gouhier.

Professeur de philosophie à la Sorbonne, membre de l'Institut et de l'Académie française, Henri Gouhier succède en 1962 à Marie-Louise Imbert, amie de toujours de sa famille, et assure la présidence de l'Ecole à l'hôpital jusqu'en 1984.

Mme Gouhier a accepté d'évoquer ses souvenirs et de relire le journal de sa mère pour en extraire quelques passages.

Qu'elle soit chaleureusement remerciée pour son accueil et pour ces précieux témoignages.

31 mars 1915

Nous avons quitté les Quinze-vingt pour la maison de convalescence, 79 bis rue de Reuilly... Je regarde la maison où je vivrai un peu, moi aussi ; c'est un ancien couvent gris et triste qui a trop de couloirs pour les aveugles, mais le jardin est joli, dégagé...

18 mars 1916

Promenade dans le jardin ; j'emmène Matté⁽¹⁾. J'ai un peu de scrupule à le faire parce que je fais rarement sortir les autres... Ai-je tort ? je ne crois pas. Mais une autre question se pose, plus grave : est-ce que je ne lui fais pas de mal ? Son autre infirmière, Mlle Imbert, et moi, nous l'introduisons dans un monde qu'il pressentait sans le connaître, musique, histoire, poésie, science. Nous le prenons par la main et nous le promenons dans tout ce beau domaine. Et le jour où il sera seul... Lui faire aimer toute beauté, enrichir sa vie intérieure, offrir à cette âme avide la nourriture dont nous vivons nous-mêmes... Aurait-il mieux valu le laisser tâtonner dans la solitude ? Je ne crois pas...

Avec Mlle Imbert, il travaille seul, pendant des heures, dans une petite mansarde sous les toits. J'ai un peu peur pour lui. Elle est exquise, intelligente, fine et sensible, avec tant de vie, en même temps de calme et de dignité. Je l'aime beaucoup.

13 novembre 1961

Avant-hier, dimanche, je suis entrée dans la chambre de Mlle Imbert et je l'ai vue sur son lit de mort... Qu'elle était donc vivante, Mlle Imbert, du temps où nous descendions ensemble la rue de Reuilly et où elle prenait le métro jusqu'au Châtelet, pour bavarder un peu plus longtemps avec moi.

Son œuvre est magnifique. Et chacun des innombrables qu'elle a aidés était un être à part, unique, non pas une

part de l'ensemble. Elle avait seulement cette faiblesse de s'attacher avant tout aux plus malheureux, une sensibilité exacerbée se satisfaisant ainsi. Mais son jugement restait toujours raisonnable et juste. Je l'ai peut-être aidée un peu par ma sympathie, par l'enseignement que je donnais à Saint-Louis. C'est à elle surtout que je dois beaucoup... Elle était capable d'oublier toute sa "bienfaisance" et nous parlions de livres, de musique, d'amis. J'ai eu tant de plaisir à l'avoir, par deux fois, chez nous à Beauséjour⁽²⁾... Elle lisait "Le journal métaphysique" de Gabriel Marcel...

(1) *Jeune corse blessé et aveugle*

(2) *Propriété de la famille Dufour, en Limousin.*

Chronologie

1930-1932

MARGERITE CARON, directrice honoraire du lycée Fénélon, présidente
MARIE-LOUISE IMBERT, secrétaire générale et trésorière

1933-1961

MARIE-LOUISE IMBERT, présidente
ALICE COUDRAY, directrice adjointe et trésorière

1962-1984

HENRI GOUHIER, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, président
ALICE COUDRAY, secrétaire générale, de 1962 à 1976
JACQUELINE GAUDEL, secrétaire générale de 1976 à 1984

A partir de 1984

MICHEL ARTHUIS, neuro-pédiatre, membre de l'académie de médecine, président
GENEVIEVE DOLLON, directrice